

sa pensée sans qu'il exerce choix ni contrôle, et il y a dans ses poèmes quelque chose de bousculé, d'imparfait, de mal équilibré, un défaut sensible d'harmonie : variété dans l'unité et constance du chant — trop souvent quand on se sent en sympathie, on voudrait aimer, un obstacle intervient.

M. Armand Godoy est un des poètes les plus abondants que je sache, mais, chose singulière, sa verve est toujours soutenue, son rythme ne se relâche point, et il se garde de répéter. Quelle invention toujours en action, que de ressources de mise en œuvre ! De plus, M. Godoy, bien que Cubain, écrit une langue toujours pure et n'ignore rien de la magie et des subtilités des mots ou de la syntaxe française. Toutes les difficultés que le poète a le devoir de connaître et de vaincre avec obstination n'ont point arrêté son courage, il s'est exercé à une gageure plus compliquée encore. **Le Carnaval de Schumann**, cette suite de fantaisies diaprées, ironique, tendre, amère, indignée et joyeuse tour à tour, le poète fidèlement vient de l'interpréter, presque de la transposer dans son art. La réussite de sa tentative le consacre musicien extrêmement sensible, mais aussi métricien du vers que rien ne rebute ou ne décourage.

Une admirable préface de M. Camille Mauclair analyse la qualité du mérite et de l'effort tenté par M. Godoy. Nul n'y était mieux autorisé. Aussi avec quel tact et quelle justesse il caractérise la nature de la tâche ardue que le poète s'imposait. Nul plus que lui ne connaît l'âme et l'œuvre de Schumann ! Il aperçoit dans l'œuvre de M. Godoy une « sorte de théorème esthétique, un peu à la façon dont Claude Monet voulut démontrer les variations chromatiques de l'atmosphère et les progrès de la dissociation tonale selon les degrés d'incidence et de célérité des ondes lumineuses, en peignant douze ou quinze fois le même thème à des heures diverses ».

Voire. Nulle recherche ne peut mieux passionner que de mener un art à ses extrêmes limites d'expression, au point où ses moyens et ses effets coïncident au moins avec un art voisin, et s'aventurent parfois à s'y incorporer, sinon même ne le supplantent. M. Godoy étrangement, efficacement à coup sûr, nous plonge en cette illusion que nous assistons à l'exécution au piano du *Carnaval*, je ne m'en défends pas, et néanmoins quelque chose manque, quelque chose de plus précis qui n'ôte rien au mérite ou à la réus-

site de la tentative ; il y a, en somme, approximation sans cesse, rappel comme apâli, décalque ou significative suggestion, mais rien, en dernière analyse, qui annule ou amoindrisse dans son essence première l'œuvre d'art originale, lui servant de prétexte ou de thème. En d'autres termes, je le crains, qui n'aurait pas entendu le Carnaval, tel que Schumann l'a noté et composé, ne le sentirait pas, sans doute, dans son expression nouvelle, — ou, du moins, pas tout entier.

L'erreur est, je pense, initiale. M. Godoy a suivi les dessins rythmiques de Schumann dans leur diversité. Camille Mauclair l'explique à merveille, et c'est en cela qu'il s'est, à mon avis, trompé. Un art, quel que soit sa puissance, n'a pas à lutter avec un autre, n'a pas à traduire, à transposer les productions d'un autre art, mais, au moyen de ses ressources intrinsèques, peut le rejoindre à un point donné, égaler ses effets en employant des voies entièrement différentes. Ou, encore, ainsique dans *l'Après-Midi d'un Faune*, dans *Pelléas et Mélisande*, Claude Debussy y est parvenu ; le soutenir, le situer dans une atmosphère d'où, dans sa vérité originelle, il se dégage merveilleusement.

M. Godoy n'a pas recréé — et ce ne fut pas son dessein, il sent bien trop en artiste pour cela — un Carnaval schumannien supérieur à soi-même, ni un Carnaval dont l'atmosphère se suscite inséparable de celui du musicien. Il a créé quelque chose d'analogue à la photographie, excellente d'ailleurs, d'un tableau, mais en quoi importe Alinari à qui peut s'extasier en présence des fresques peintes à la Sixtine par Michel-Ange ?

Au demeurant, l'essai plus discret forcément, mais aussi plus allusif, tenté une autre fois par M. Godoy me semble mieux réussi. Ces poèmes sont fermés, tour à tour assourdis d'émotion et emportés de fougue audacieuse dans cette **Sonate de Beethoven**, en ut dièse mineur, Op. 27, n° 2, dédiée, dans la plus ardente effusion d'amitié admirative, par un très beau sonnet à Jean Royère.

L'œuvre de M. Godoy est bonne en soi, mais il sied que l'on oublie ce qui l'a provoquée, et c'est pourquoi je préférerai à ces volumes de transcription le recueil plus senti, plus direct ou spontané de *Triste et Tendre*, ou ces **Laudes** somptueusement éditées « sibi et paucis » : *Stèle pour Charles Baudelaire*, *Sur*